

avaient donné leur concours. La baronne, très gracieuse et très jolie, a été charmante. Un léger accent anglais donnait à son débit un piquant tout particulier.

M. Wiallard a une diction parfaite—c'est un homme de talent qui a le droit de se donner comme professeur de déclamation—il comprend son rôle et le rend à merveille.

MM. Prétavoine, Giroux, Sauvalle et Thérout, tous très distingués, ont été très bons.

A la bonne heure ! voilà des amateurs sérieux, qui ont travaillé et qui ont réussi.

Je les applaudis encore et au nom du public—qui m'y autorise, j'en suis sûr—je les remercie.

Ils ont mis en pratique le principe que je ne cesserai de prôner toujours et quand même, c'est qu'il n'y a de succès possible qu'avec du travail.

Que les autres amateurs en fassent autant que ceux que dirige M. Wiallard, et tout ira bien. Je ne leur ménagerai pas les éloges.

LÉON LEDIEU.

LA BATAILLE DE L'ANSE-AU-POISSON (Voir gravure)

MONSIEUR le major Boulton, chef des éclaireurs, nous a donné une description émouvante du commencement de la bataille de l'Anse-au-Poisson, que nous publions dans une autre page.

Il était à la tête de la colonne, forte de 300 hommes, avec seize éclaireurs. L'avant-garde était auprès d'un buisson, lorsqu'un cavalier accourut au major en disant qu'il venait de découvrir les traces des feux d'un camp ennemi, dans un ravin, sur une nouvelle route qui conduisait à Batoche. Le major Boulton avertit le général Middleton qui, dans un instant, était à ses côtés. Le capitaine Johnston, avec quatre hommes, le suivit, et ils s'avancèrent ; les seize éclaireurs étaient massés. Ces derniers venaient de découvrir une cinquantaine de rebelles qui sautèrent à bas de leurs chevaux et gagnèrent le ravin. Quelques minutes après, une décharge fut lancée sur les éclaireurs. Les soldats de Boulton sautèrent de leurs chevaux et, se couchant par terre, ouvrirent un feu bien nourri sur les Métis.

A la première décharge de l'ennemi, D'Arcy Baker, qui est mort depuis, fut frappé à la poitrine. Il tomba de son cheval. Il cria bravement au major Boulton : "Que vais-je faire ?" "Ralliez-vous à l'arrière-garde," répondit l'officier, et le soldat, malgré ses blessures mortelles, se traîna à l'arrière-garde où les soldats du goëme le trouvèrent. Le major Boulton était encore à l'avant, et on ne sait comment il a échappé.

Six de ses éclaireurs furent blessés. Tous les officiers du goëme combattirent aux premiers rangs. Le quartier-maître McIntosh s'élança dans la mêlée et revint sain et sauf. Les majors McKeand, Boswell et Buchan se conduisirent en braves. Plusieurs fois le capitaine Forest échappa miraculeusement à la mort. Les hommes tombaient à ses côtés. Alic Ferguson était à côté de Forest à la première attaque.

Les volontaires étaient couchés sur le penchant de la colline opposée aux rebelles : Ferguson et Forest visaient les tireurs ennemis, lorsqu'ils sortaient des fossés où ils étaient cachés. Tout-à-coup, Ferguson roula sur le sol en s'écriant : "Mon Dieu, capitaine, je suis blessé," et il expira. Forest lança une balle dans la tête du métis qui avait frappé Ferguson. Buchanan, le jeune trompette du goëme se conduisit en homme. Pendant que les musiciens portaient secours aux blessés, il portait des munitions aux soldats.

Le soldat Hutchison fut frappé à mort à l'endroit où Ferguson expira. Une balle le frappa dans l'œil gauche, et la mort fut instantanée. Il était âgé de quarante ans. Le soldat Ennis fut frappé dans le cou, et une balle traversa le front du soldat Wheeler, qui tirait du haut du ravin. Lorsque son cadavre fut découvert, dimanche après-midi, des maraudeurs sauvages l'avaient dépouillé de son habit.

Les pertes des volontaires sont de 12 tués et une cinquantaine de blessés. On ne connaît pas les pertes des Métis, à cause de la position avantageuse qu'ils occupaient dans un ravin boisé. Ils étaient commandés par Gabriel Dumont, le lieutenant de Riel.

AU CONCERT

Je me souviens qu'assis à ma chère fenêtre,
Je notai des soupirs, écho de ma douleur :
De son souffle glacé, faisant tout disparaître,
L'autan avait aussi, je crois, touché mon cœur !

De la même croisée, enfin je vois renaître
Cette même nature en la même splendeur :
Zéphirs, merles et fleurs, je vous vois reparaitre
Chantant à l'unisson le commun créateur.

Et parmi vous, mon cœur ivre de poésie,
Ne se contenterait dans ses brûlants transports,
Que de goûter, pensif, vos chants et vos accords ?

Oh ! dans ces flots si purs de terrestre harmonie,
Je veux mêler ma voix !... Le premier de vous tous
Doit conduire le chœur—puisqu'il chante à genoux.

MAXIMILIEN COTTE.

AMUSONS-NOUS QUAND MÊME

NOS lecteurs ont dû entendre parler de messieurs les comédiens et mesdames les comédiennes (ce ne sont pas des Canadiens, Dieu merci !) qui ont eu la bonté la semaine dernière, de venir amuser notre respectable ville—moyennant finances. Cela a coûté cher à quelques-uns, dit-on. Et le public, le cher public, qui paie, a-t-il eu assez de plaisir, lui, à voir une déesse de quarante et quelques printemps sauter comme une biche folâtre en faisant de petits cris—c'était rajournissant pour les têtes chauves ; on a entendu débiter par un petit vieillard de petits mots qui voulaient dire—qu'est-ce qu'ils voulaient dire ces petits mots, mesdames et surtout mesdemoiselles, qui avez tant ri ? Mais elles ne pourraient nous le dire, sans doute, ce devaient être des anglaises, ces rieuses.

Je ne connais que les bonnes mères de famille et les gens scrupuleux (une bagatelle !) qui ne se soient pas amusés—mais ceux-là n'y étaient pas.

MINA.

CHRONIQUE

L'EUROPE aura-t-elle la paix ou aura-t-elle la guerre ?

C'est la question que l'on s'adresse, et il n'est pas facile d'y répondre. L'Europe, c'est bien vague : ne serait-il pas, dit-on, plus simple de réduire cette question à ses proportions vraies ? Car elle ne regarde, en apparence du moins, que la Russie et l'Angleterre. Rien de plus vrai, mais vous bercez-vous de cette idée que l'Angleterre pût être longtemps en guerre avec la Russie sans que l'Europe entière fût insensiblement amenée à prendre parti ?

Ne pensez-vous pas, au contraire, qu'une telle guerre entraînerait des solidarités inévitables ? Soyez sûr que, dès à présent, la Russie a ses alliés et l'Angleterre les siens. Si l'Europe se sentait intéressée dans la guerre entre la France et la Chine, à plus forte raison le serait-elle dans une lutte entre l'Angleterre et la Russie. Vous avez entendu les protestations qui ont accueilli la nouvelle du blocus que l'amiral Courbet se croyait obligé d'établir pour avoir raison de la Chine. Pensez à ce que seraient ces protestations dans le cas de cette guerre, qui affecterait le commerce et la politique de toutes les nations ! Le thé et le riz sont l'objet d'un commerce immense, mais ce ne sont encore là que des intérêts matériels, tandis que ce seraient les intérêts politiques les plus graves qui seraient en cause dans la lutte gigantesque de l'Empire des czars et du Royaume-Uni.

Elle commencerait par des intérêts politiques de second ordre, par des compétitions territoriales : la politique proprement dite s'y mêlerait, et la lutte, s'agrandissant, s'établirait bientôt sur des questions de principes. C'est ce qu'on appelle les fatalités du différend anglo-russe. Elles sont réelles, seulement, elles sont mal définies, et il est beaucoup de gens de bonne foi qui ne saisissent pas bien en cette affaire les rapports des choses.

Ils sont cependant très clairs et sautent aux yeux. Quand on se croit à cent lieues de la question, il se trouve qu'on est au vif même des problèmes

qu'elle soulève, et ces problèmes sont tels qu'ils se posent d'eux-mêmes au bout de toutes les hypothèses. Mais, de toutes les puissances, celle qui joue le plus gros jeu dans le conflit, c'est la Russie. L'Angleterre peut sans doute perdre beaucoup dans une guerre, mais la solidité de ses institutions la protège contre des périls que peut légitimement redouter la Russie. Tout au plus, politiquement, risquerait-elle de voir s'effondrer le ministère Gladstone, que remplacerait du jour au lendemain, et sans crise, un cabinet tory. Le lendemain, comme la veille, elle serait toujours la "libre Angleterre."

Mais la Russie, dans une telle lutte, serait, nous l'avons dit déjà, condamnée à vaincre, et à vaincre toujours. Si elle tire l'épée, elle peut en jeter le fourreau, car il ne faut pas croire qu'il lui suffirait de vaincre l'Angleterre pour s'assurer de la paix. Il y a même plus, c'est que, victorieuse ou vaincue, elle verrait se dresser devant elle les mêmes problèmes. Et que de compte à rendre à la nation, dont l'effort lui aurait donné la victoire, et qui, par patriotisme, aurait ajourné tout ce qui la divise ! Que l'imagination joue son rôle dans les aspirations de la nation russe, c'est possible : il n'est même pas aisé de discerner le point précis où finit l'utopie et où la réalité commence, où l'histoire se substitue à la légende, la logique des situations au fatalisme national, la réforme possible au rêve révolutionnaire, mais c'est là ce qui fait précisément que de la question russe se dégage un redoutable inconnu. Et c'est bien le sphinx antique, qui dévore ceux qui ne le devinent point.

Malgré sa puissance énorme, le Prince, en Russie, est bien, qu'on nous passe cette vieille métaphore, le "colosse aux pieds d'argile." Tout le menace, et sa puissance même lui est un dangereux écueil. Le peuple se la figure plus grande qu'elle n'est, et il en attend d'autant plus qu'il se la figure plus grande. Puis, il faut bien le dire, placé entre mille dangers, parmi lesquels ceux des révoltes de l'armée et des conspirations des grands, le Prince a longtemps été forcé d'appliquer à sa propre défense tout ce qu'il avait d'énergie. Il y avait bien du progrès dans l'Etat, mais il n'avait pas pour base le progrès de la nation même. Sans compter que le pouvoir absolu est souvent mal servi. On fait trop de zèle en son nom, et peut-être que le souverain ne présume pas assez de son peuple.

NOTES ET IMPRESSIONS

Quand on trahit son prochain, il n'est pas juste qu'on s'en vante.—C. DE ROLLAND.

Une vie manquée ne se recommence pas.

J. CLARETIE.

Tout le monde à son idéal : l'important est de le bien placer.—G.-M. VALTOUR.

Il faut tout prendre au sérieux, rien au tragique.

THIERS.

Je ne connais pas de mode plus efficace d'assurer le rappel des lois nuisibles que leur stricte exécution.—Le général GRANT.

Le fruit de l'expérience ne mûrit pas sur des jeunes rameaux.—J. SANDEAU.

L'homme doit être bon et raisonnable mais sans oublier qu'il vit dans un monde de sots et de méchants.—G.-M. VALTOUR.

Une femme intelligente doit spéculer moins sur l'amour d'un homme que sur sa vanité.—DELPIE.

Les amis politiques ne sont pas des amis.—J. TROUBAT.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Entorses.—Plonger au plus tôt le pied atteint dans l'eau froide, additionnée d'extrait de saturne ; ensuite on appliquera des compresses imbibées de mélange de teinture d'arnica, d'eau blanche et d'alcool camphré. Repos absolu du membre malade jusqu'à la guérison complète.